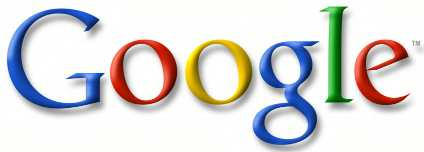
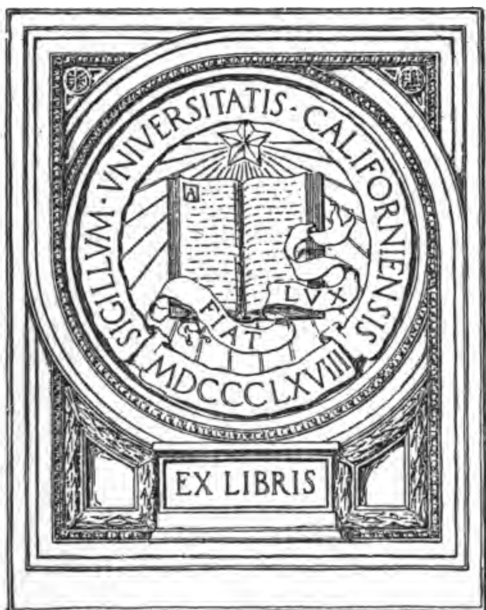





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

LES FÉERIES

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes *(Ames en Peine et Corps sans Ame. — Les Clefs ardentes. — Le Douloureux Trésor)*... épuisé.

EN PRÉPARATION :

Les Domaines du Jeune Eros, *Poèmes*.

L'Ultra-Violet, *Proses*.

Théâtre.

ANDRÉ SALMON

LES FÉERIES

POÉSIES

PARIS
ÉDITÉ PAR LES SOINS DE VERS ET PROSE
18, rue Boissonade, 18

—

1907

Il a été tiré de cet ouvrage : un exemplaire sur Chine, trois sur Japon Impérial et vingt-cinq sur Hollande Van-Gelder, numérotés de 1 à 25.

PREMIÈRES FÉERIES

RUE SAINT-JACQUES

Rue Saint-Jacques, où j'ai vécu un rude hiver
Que suivit par hasard un été tropical,
Et puis un autre hiver,
Dans une pauvre chambre encombrée de reps vert,
Eté comme hiver plein de senteurs automnales,
Je pouvais tout le jour songer à François Villon
Pendant que mon voisin raclait son violon.
Et j'y songeais vraiment,

Couché sur mon vieux lit qui devait ressembler
Au lit qu'il posséda, peut-être, rue Saint-Jacques
Et l'odeur des tavernes et des chapelles à Pâques
Composait un parfum que seul venait troubler,
Selon la saison, l'iris ou le chrysanthème.
René de Montigny et Marion l'Idole !
Messire Jehan Cotard ! Le guet et les écoles !
Et la grosse Margot et la belle heaulmière !
Comme vous dansiez jadis dans ma lumière !
Si bien que je criais : « Fantômes, je vous aime ! »
Et quand, enfin, le soir tombait,
J'allumais ma bougie
Et le porte-manteau dessinait un gibet
Sur le mur tapissé d'oiseaux extravagants
Et dont je pouvais faire des corbeaux suffisants.
Je dois à tout cela de chastes élégies.
Plus tard on m'expulsa pour tapage nocturne,
Il fallut un matin abandonner la turne.
Je montai, le cœur gros, la vieille rue Saint-Jacques
Dont les cloches illustres carillonnaient Pâques,
Suivant, ainsi qu'un pauvre suit un corbillard,
La carriole triste où tristes brinqueballaient :
Des livres de poètes, une tête de mort,
Item une lanterne, *Item* un vieux balai,
Un carton à chapeau, des fleurs fraîches encore
Dans un coffret, avec un billet égrillard,
Item tout le passé, *Item* tous mes regrets.

LE TRISTE ÉPOUX ET SES EPOUSES MORTES

A M. Pierre Darcy

J'habite un beau château peuplé d'épouses mortes,
Tous leurs petits enfants grelottent à la porte
Près d'un sloughi galeux qui combat jour et nuit
Un angora pelé, épileptique et borgne.
La vieille qui file et qui garde l'huis
Chante nuit et jour un chant monotone.
Peut-être que la vieille est moribonde,
Elle se lamente toujours si sourdement !
Oui, je crois vraiment
Que c'est ainsi qu'on se meurt par le monde.
Mais voilà longtemps qu'elle chante ainsi
Sans se soucier des enfants qui pleurent,
Sans se soucier de tous mes soucis.
J'ignore son nom, il faut qu'elle meure.
Mais ce qui surtout alourdit mon front,
C'est de voir ces mortes danser en rond :

Des bouquets aux cheveux, les seins hors du corsage,
Poussant de petits cris lubriques et sauvages ;
Je les ai pourtant bien tuées, ma foi,
Et je sais bien aussi qu'on ne meurt pas deux fois...
Que je suis faible ! et qu'elles sont méchantes !
Oh ces enfants qui crient ! Oh ces femmes qui chantent !
Et la vieille en bas
Qui fait : « Ahahah ! »
Mais je crois que cela m'amuse,
Je suis heureux à ma façon,
Ces mortes sont
D'aimables muses
Qui m'enseignent bien des chansons
Vagues et légères comme Elles
Et, si je n'ai pas oublié,
Elles étaient beaucoup moins belles
Quand je me roulais à leurs pieds !

PAR DELA L'EAU ET LES FORÊTS

Cette voix, cette chanson, c'étaient la chanson et la voix du méchant nain Roulon.

VICTOR HUGO (*Le Rhin.*)

O lumière blanche, lumière bleue,
Lumière violette,
O clair matin dans mes yeux.

Les rameurs sont partis dès l'aube et ils chantaient
Dans la lumière,
— Rayons bleus, rayons blancs, rayons violets —
Ils avançaient puissants sur les eaux familières
Et le Soleil barbouillait de feu leurs bras nus

Et moi je les aimais
Pour leur force et leur chant que j'avais reconnu,
Montant dans la lumière bleue, blanche, violette,
O dans mes yeux claire campagne en fête !
Pourtant, là-bas, Roulon sifflait,
Par delà l'eau et les forêts,
Dans la-forêt-des-pas-perdus.

Les compagnes soyeuses des vigoureux rameurs
Allumaient aux yeux mâles des énergies nouvelles ;
Et je les regardais passer et c'était pour mon cœur
Une joie infinie, très pure et très cruelle
Et j'entendais leur rire et j'écoutais leurs chants
Et je voyais les beaux visages se penchant
Sous les grands parasols
Vivant dans la lumière comme des tournesols ;
Et j'entendais les bruits de l'hôtellerie voisine,
De joyeux diables blancs criaient dans la cuisine
Et le rire des femmes sonnait avec les verres
Et les rames glissaient au long de la rivière.
C'était une eau de France,
Fleurie comme ses routes,
On y voyait sauter de petites ablettes
Dans la lumière blanche, bleue et violette
Et l'eau chantait aussi pour elles une romance.
Et tout ce qui en moi de noble encor s'inquiète
Me commandait : Ecoute !
Mais dans le clair matin
Je n'ai plus entendu,

Soudain,
Que Roulon qui chantait au bois-des-pas-perdus
Et des oiseaux ont fait des signes funéraires
Dans la lumière.

UN POÈTE SE PROMÈNE

Lamentable et correct il va, c'est un poète.
Oh ! mon Dieu, c'est un homme comme les autres,
Quelque chose de très semblable aux choses les plus hon-
[nêtes,
Un chapeau d'employé qui couvre un cœur d'apôtre.
Il passe dans la foule sans qu'un passant remarque
Qu'il ne s'y mêle pas
Le pauvre ! il voudrait bien quelquefois, mais ses pas
Ne sont guère à lui, il va, les autres marchent.
Il fume, portant sa pipe comme un temple
A l'heure de la grand'messe.
Des femmes lui font, par devoir, de l'œil, il les contem-
Or, en accomplissant ces diverses prouesses, [ple

Il en arrive à se cogner le flanc sur le portail
De Notre-Dame dont la porte au nez lui bâille.
Et c'est alors qu'il veut s'expliquer le pourquoi
De sa balade matinale :
Il regrette le lit où fait bon rester coi,
Les draps jusqu'au menton,
Tandis que la pendule, ainsi qu'une cigale,
Cisèle avec méthode des roses de métal
Qui s'envolent légères, jusqu'au plafond.
Il ne s'étonne pas des vitraux merveilleux,
Sachant qu'il est de tels flamboiements en ses yeux.
L'amour des cieux !
C'est comme un très grand bol d'éther,
Qu'il faudrait avaler d'un seul coup pour guérir.
Allons, vous voyez bien, on ne peut en finir.
Suicide ? — Abandonnons ce remède aux esthètes.
O qu'une cathédrale afflige un pur poète
Qui n'aime pas la Terre et se sait terre-à-terre
Et ne se plaît qu'aux heures qu'on passe à ne rien faire.

Notre-Dame, 1906.

LES AMANTS

Quand ils eurent baissé la lampe
Un papillon de nuit entra,
Il voltigea de tempe à tempe
Le verre de l'horloge craqua.

Quand ils eurent chassé la bête
Ils ne trouvèrent plus leurs mains ;
Ils eurent froid et la fenêtre
Sur leur ennui se referma.

Et quand ils eurent rendu l'âme
Ils vécurent encor des années
Et mirent quand décembre brame
Leurs souliers dans la cheminée.

L'œil au carreau je les ais vus :
Ce sont deux squelettes avares
Qui, pour réchauffer leurs os nus,
Dansent et jouent de la guitare.

LES LIBELLULES

La pipe au bec, un paysan traîne
Un vieux cheval tout harnaché,
Une vieille en maugréant mène
Une chèvre blanche au marché.

A quoi, à quoi pensent ces gens ?
A tout, à rien, pas à ma peine ;
Pourtant mon âme les va suivant
Jusqu'au soir gris qui les ramène.

Ainsi, hélas, on est tout seul,
Tout seul parmi tous ces villages,
Tout seul baigné dans l'or des meules
Et tout seul sous les cieux sans âge.

Et l'on serait triste à mourir
Si les libellules ne dansaient,
A la gloire des mondes cassés,
Le ballet des temps à venir !

LA FÉERIE DU BEAU MOIS D'AOUT

A STUART MERRILL

Des anges sont venus pour faire la moisson,
En robes d'arc-en-ciel, avec des faux d'argent.
Des anges sont venus joyeux et diligents,
Ils nous ont appris des chansons.
Dites, sont-ils venus ce matin quand l'aurore
Faisait de mon jardin un jardin de fiancée ?
Quand j'ai connu l'ivresse, dont je chancelle encore,
D'avoir bu à tant de mamelles d'or

Entre mes doigts vraiment pressées ?
Le ciel léger de l'aube emplissait tant nos âmes !
Quel chemin ont-ils pris en descendant des cieux ?
Vinrent-ils par le bois recueilli où les drames
Eux-mêmes sont silencieux ?
Mais nul ne connaîtra le chemin su des anges,
Nous savons qu'ils sont là et qu'ils font la moisson
Et nous les reverrons au matin des vendanges
Et nous nous bornerons à redire leurs chansons.
Il est venu aussi des Belges roux et taciturnes
Et qui, sans se parler, se comprennent entre eux,
Et font, comme le font les pages de leur Bon Dieu,
S'écrouler les champs d'or ainsi qu'on vide une urne.
Quelquefois l'un s'arrête
Et il lève alors sa tête
Lourde
Et comme il y a de l'alcool dans sa gourde
Il y boit longuement et puis, à pleins poumons,
Il lance vers les cieux
Un refrain oublié de la Guerre des Gueux.
Et les anges autour de lui dansent en rond.

Il y avait des anges et de bons ouvriers.
Ils ont moissonné tout le jour.
Les moissonneurs ont bu, et puis ils ont prié,
Et mon cœur, ce soir-là, était crevé d'amour.

Les anges se sont enfuis à la première étoile.

Une à une, et dans l'ordre où notre œil les attend,
Au ciel apparaissaient les premières étoiles
Et les derniers rayons tonnant sur les bleuets
Mourants
— Sortilège ! — mêlaient
En un seul cri de joie
L'Azur et les Etoiles !

LA MARCHANDE D'IMAGES

C'est la vieille qui fume la pipe,
Elle est de Bruxelles en Brabant
Et vend l'Histoire du Juif-Errant,
La légende tendre et terrible
Du Petit-Poucet qui semait des cailloux
Sur son chemin ainsi que font les fous
Et les poètes qui vont semant des étoiles
Sans se douter qu'ils sont sur des vaisseaux sans voiles ;

Elle vend des chansons bleues et des romans noirs,
Elle a le Messager boiteux de Strasbourg et l'histoire
De la Dame du Lac et du beau Lancelot,
Elle vend du tumulte, du rire et des sanglots,
Des contes très pervers parfumés de morale
Et l'histoire en couleurs du Petit Caporal.
Dans son vieux sac il y a de petites choses qui brillent,
Elle porte, dit-on, des messages aux filles,
Mais je crois qu'on la calomnie.
Je l'ai vue souvent dans les champs,
Elle n'avait pas l'air méchant,
Sa jupe rouge dans l'herbe verte
Semblait flamber sur son échine
Et dans sa bouche entr'ouverte
Deux dents souillées de nicotine
Frémissaient comme ses narines.
Je crois qu'elle a toujours vécu
Et le Juif-Errant la connaît
Et peut-être a-t-elle tenu
Sur les marches du palais
Le beau manteau d'or sur fond blanc
De Geneviève de Brabant.
Vieux poète en jupon! viens donc, lorsqu'il fait soir
Dans mon cœur, m'enseigner tes plus belles histoires
Pour que mon âme épouse l'âme des amoureuses
Qu'emporte la fumée de ta pipe crasseuse.

PETITE ÉPOUSE

O petite épouse
Jamais épousée !
Sais-tu que la mousse
Et que la rosée
Avaient pour mes pas
Fait douce la route
D'où l'on voit le toit
Abritant sans doute
Ton sommeil peuplé
De rêves fragiles
Et vite en allés ?

Hélas ! dans les villes
J'ai voulu glaner
Des fleurs plus nouvelles
Que les fleurs des prés
Et les fleurs des haies.
Quand je fus aux portes
Et quand vint la nuit
Alors je perdis
Mon bouquet qu'emporte
Le vent à jamais.

Plus tard, à l'auberge,
De beaux artisans
M'ont dit : Pour la vierge
Qui te fit errant
Avec nous cisèle
D'éclatants joyaux ! —
Et je les ai crus...
Mais rien n'est plus beau
Qu'un bouquet perdu
Et j'ai bu ! j'ai bu !

Jamais à ta porte
Je n'irai frapper
L'églantine est morte,
Le bijou brisé.

J'ai choisi pour maître
Un joyeux renard
Qui pour se repaître
De moi m'apprend l'art
D'édifier très haut
Un parfait tombeau
Que ne mordent mousse
Douce ni rosée,
O petite épouse
Jamais épousée !

LE HIBOU

Est-il assez poseur cet oiseau de Minerve !
Descends de ton perchoir auguste, tu m'énerves,
Animal ridicule, fiers de tes gros yeux ronds
Dont la flamme, pareille à la petite flamme
Ronde et fixe de la lampe des voleurs sans âme,
Me fit deux douloureuses brûlures rondes au front.
Secoue au vent du soir ton plumage de cendre,
Hulule et si tu peux, en outre, fait la roue,
Bah ! tu n'es qu'un hibou.
Mais je t'aimerai bien, ô sage que je hais,
Lorsque le rossignol fera danser l'orfraie,
O Sage si tu veux l'alle grande descendre
Sur le crâne du fou nomade qui te méprise.
— Cheveux noirs ! cheveux gris ! cheveux blancs ! plu-
[mes grises !
Jeunes plumes à jamais grises !

Au fond des lupanars rouges et d'or où les miroirs
Multiplient par les salles la ronde des péchés,
De pâles, nostalgiques et pesants débauchés,
Venus pour écorner leur raison et leur or,
Sur l'épaule des filles nues posent leurs cigares rouges.
La fille crie un peu et les baisers du feu lui font
Sur l'épaule deux taches rouges et rondes comme les
Qui firent sur mon front [taches
Les yeux rouges et ronds.
La fille pleure tout bas et sourit haut (de l'or ! de l'or !)
Et sourit toute nue afin que nul ne sache
Au fond de quel bourbier notre pitié se cache.
Le mal ! Le bien ! Foi et Raison !
(Le vent souffle sur la maison)
Crime ! Folie ! le Droit ! la Loi !
(Le vent vient d'emporter le toit).

La nuit tombe sur l'hôpital où tant de fous sont enchaînés.
Sonne une cloche. J'entends sonner.
On sonne,
Pour qui ? Pour personne !
J'entends sonner ! J'entends sonner !
Sonner la fuite des années
Et je raisonne ma raison,
Entre l'église et la prison
En écoutant crier les fous.
O monstre clairvoyant que la nuit favorise,
Implacable hibou !
Lorsque le rossignol chantera pour l'orfraie

Je saurai t'aimer bien, ô sage que je hais,
O sage si tu veux l'aile grande descendre
Sur mon crâne que tant d'oiseaux couleur de cendre
Couleur de lune, couleur de sang, couleur de jour,
Que tant d'oiseaux divers emplirent par surprise
Pour s'entredévorer en y faisant l'amour.
Couronne mes cheveux de tes ailes de cendre,
— Cheveux noirs, cheveux gris, cheveux blancs, plumes [grises,
Jeunes plumes à jamais grises !

LES PIPES

Je suis la pipe d'un auteur.
(Ch. Baudelaire)
Sa nourrice et j'endors sa bête
(Tristan Corbière.)

Nous sommes ses amies, ses sœurs,
Une, deux, trois, quatre, peut-être douze,
Nous sommes ses petites épouses
Et nous nous appliquons à flatter sa langueur
Car son souffle a passé dans nos têtes de bois,
De terre fragile ou d'écume,
Il nous suffit d'un peu de brume
Pour calmer son cœur aux abois

Il fait semblant de travailler
Et souffre, notre pauvre ami,
O favorite de sa nuit
Notre sœur, berce sa veillée !
Il s'énerve et tourne des pages
Mais comme il culotte une pipe il sait culotter le vélin,
Si la beauté pouvait surgir de ton petit crâne sybillin !
Qu'importe si, quand il rage,
Il te mord et te décapite
Comme un sultan fou
Mord au cou
Une sultane favorite.

Il nous achète malhabiles
A calmer l'ardeur de sa bile.
Avec amour il boit notre âme,
Son souffle règle, apaise, ordonne
Et c'est beau dans la nuit notre cœur nu en flamme.
Un jour nous avons belle mine ;
Il dit grave, en hochant la tête,
— Elle est bonne !
Puis (c'est si cruel un poète)
Il nous repend au ratelier
Où la poussière nous épouse.
Dormons bien sages, pauvres épouses,
Ainsi dorment au ratelier
Les vieilles pipes, les vieilles lunes
Avec les vieux calendriers,
Les amours consommées et les amis perdus.

L'ASSOMPTION DE SPIRIDON SPIRIDONOWITCH MARMELADOFF

Lorsque Spiridon Spiridonowitch Marmeladoff mourut
On mit sur sa panse d'ivrogne
Une icône
Où l'on voyait Saint-Mitrophane prier d'un air bourru
Et, précédé d'un vol floréal de colombes,
Marmeladoff partit pour les cieux idylliques
Tout droit et tout bouffi
Dans son vieil habit maculé de tchinownick

Et Dieu qui l'attendait lui dit : « Venez, mon fils. »
Mais lui, le vieil ivrogne, tombant aux pieds du Père
Voulut baiser ces pieds qui étaient toute lumière
Et, redoublant les pleurs et les génuflexions,
Marmeladoff cria : « Je ne suis qu'un cochon ! »

Le Seigneur ineffable dit : « J'ai bien compté
Tes péchés exécrables, pourtant j'eus pitié. »

— Seigneur, vous m'appelez parmi vos blancs élus,
Seigneur, il était temps, Seigneur, je n'en puis plus ;
Mais j'ai traîné ma panse dans tous les cabarets,
J'ai reniflé l'ordure avec tous les gorets,
Je ne suis qu'un cochon, entendez-le, Seigneur,
Car j'ai puisé l'oubli au verre où le voleur
Avait trempé ses lèvres impures, ô mon Dieu,
Le verre où j'ai puisé l'oubli de vous, Seigneur !
C'est que l'amour divin fuit les cœurs malheureux
Et vous ne savez pas ce qu'ils souffrent, les hommes ;
J'aurais chanté très haut des hymnes à ta gloire
Si j'avais dû souffrir la pompe du Calvaire
Mais je n'ai rien connu que froid, honte et misère
Et n'ai su qu'adorer ta force sans y croire.

Mon Dieu ! j'ai peur de votre regard ineffable,
L'ivrogne ne peut pas s'asseoir à votre table,
J'ai peur de mal payer votre hospitalité,
J'ignore l'infini de votre charité.

Si vous pouviez savoir ce qu'ils souffrent les hommes !

Quelles étranges fleurs emplissent ton royaume ?

Seigneur, vois, je titube, pardonne, je suis soûl !

Quel parfum verses-tu à ceux que tu absous ?

Seigneur, tu n'es pas bon, tu n'es pas charitable,
Je ne veux pas des vins volés de votre table !
Oui, je trouble ta paix et je trouble l'encens
C'est que je viens d'un monde ayant le goût des drames.
Qu'as-tu fait de Sonia, ta fille, mon enfant,
Ta fille aux yeux profonds, ma fille au corps fragile !
Elle a loué son corps, son corps léger, pauvre âme,
Elle achète pour toi des cierges et de l'huile
Et n'oublia jamais ta part sur ses trois roubles...
Eloigne ces musiques et ces parfums troubles,
Seigneur il n'est pas beau d'insulter les vaincus.

. . . .

Raskolnikoff tuera la vieille et dans la rue
Il s'enfuira, portant ses mains ensanglantées
A son front qui supporte un monde épouvanté
Du crime mais peuplé de si merveilleux anges
Qu'il n'en est point de tels entre tes fiers archanges !

. . . .

Ah ! Seigneur, les parfums de vos jardins m'enchaînent,
Seigneur, soyez clément et comprenez ma peine,

Que votre azur s'écroule avec tous vos jardins,
Faites taire, mon Dieu, ces orchestres badins...

N'es-tu qu'un Dieu marchand qui lésine et qui triche
Pour payer à ses favoris des auréoles ?
Car tu nous as volé sur la flamme et la miche
Et tu nous vends bien cher le pardon de l'alcool.
O Seigneur, il est temps que votre règne arrive !
Considérez les feux chétifs de l'autre rive,
Faites sonner du cor et sur les hébétés
Secouez le flambeau de l'Immortalité
Et penchez-vous enfin sur votre créature.
Mais las d'interroger l'ivrogne fit un somme,
A son tour, Dieu pensif interrogea les hommes.
Alors l'Azur
S'ouvrit et les jardins mystérieux croulèrent
Et l'on n'entendit plus enfin pleurer la terre.
Car toute l'harmonie dont le Trône était fait
Répandit ici-bas la paix et ses bienfaits,
Les âmes s'épousaient, indulgentes, guéries,
Et ce fut le repos dans la douce insomnie.

Hélas pour nos âmes !
Hélas pour nos cœurs !
Car tout cela, en vérité,
N'est qu'une fable qu'un chanteur

Avait bien le droit de chanter,
N'en demandez pas davantage
Puisqu'ayant contemplé le bleu pays sans âge
Le vieil ivrogne but certain breuvage
Où sombra dans l'amour à jamais séraphique
Ce qui lui demeurait de l'humaine raison,
Et Dieu n'entendit pas le pauvre tchinownick
Qui ne fut plus qu'un vieux assis dans la maison,
Un vieux qui sait des choses et qui ne dira rien,
Il prit sa place au Paradis
Et tout fut dit.
Il trône dans la paix du paradis chrétien.

UNE FÉERIE PARMI LES DRAMES

A Jean Moréas

Pour qu'une chanson d'aube à mes lèvres renaisse
Faut-il un peu d'amour ou beaucoup de sagesse ?

Or, j'ai beaucoup souffert et j'ai beaucoup aimé ;
Mes souvenirs ce sont de petites almées
Qui dansent aujourd'hui dans mon âme bien close
En faisant voltiger des voiles noirs et roses
Qui sont mes jours défunts et mes nuits envolées.
Et les voiles éventent ma tête enturbannée

D'un lourd turban d'ennui qui n'est pas assez lourd
Pour empêcher mes tempes d'alimenter l'amour.
Sultan désespéré je coule ainsi mes jours,
Quelque poison banal brûle dans mon chibouk.

Parfois aussi, je suis comparable à ce bouc
Qu'égorge une vierge au pied d'un autel fragile
Et je gémis longtemps sous la main malhabile
A porter le coup propice
Qui plongerait en moi l'orgueil du sacrifice.

Mais plus souvent encor, taciturne et couché,
Grâce à de vieux vers qu'il me plaît de remâcher,
Je m'imagine errant au bord d'un morne fleuve
D'où montent des appels et des chants ignorés,
Si douloureux, si longs que je voudrais pleurer.

Mon cœur est un pays où s'attardent des veuves.

CIRQUE

Mister Clown assis sur un tambour
Fume la pipe,
Il est lugubre avec humour.
Mais sa lippe
Divertit Dolorès la danseuse de corde
Et ce leur est un sujet de discorde.

Pourtant, huissier hippique à l'œil loyal,
Cet excellent mossieur Loyal

Dans ses mains grasses a trois fois frappé.
L'orchestre polonais y va d'un air huppé
Et Dolorès sur la corde s'élance,
Lors il se fait un grand silence.

Et Mister Clown assis sur son tambour
Suit du fond des tristes coulisses
Sa vie, sa foi, son âme, son cœur et son amour
Qui glissent
Et tourbillonnent dans la lumière
Selon des lois mathématiques
Dont s'émerveille le vulgaire
Ahô yes ! les jolis jeux du Cirque !

Voici que ses amours se posent
La jambe en l'air, en maillot rose
Et Mister Clown, homme précis, constate,
En bien considérant la pose
Que son amour, sa foi que rien ne peut abattre
Sa vie, son cœur, son âme tiennent dans le chiffre 4
— C'est fini. Dolorès égrène des baisers
Qui sur les lèvres des voyous béats vont se poser.
Et très grave, près du tambour, Jocko
Le singe se mire dans un cerceau.

LA DAME AU LÉVRIER

Celle dont la noblesse enfanta des poètes
Répudie aujourd'hui les meilleurs ouvriers
De son rêve, mirant, inerme à toute fête,
Sa tristesse exécrable aux yeux du lévrier.

Le royal animal implore une caresse
En redoutant un très injuste châtiment,
Et c'est triste que tant d'extase et de paresse
S'évade par un songe infidèle qui ment.

A la brève faveur d'une aube inexorable
De violents bouquets vont mourir au soleil
Avec de longs frissons d'humanité coupable.

C'est un déchirement et c'est un long réveil
Et la Dame à son tour pleure sur sa défaite
En séchant saintement les larmes de la bête.

BUVEUSE D'ABSINTHE

C'est bon de humer frais la liqueur assassine,
D'user beaucoup de temps à s'endormir un peu
Et, comme un meurtrier patient qui lésine,
De mesurer les coups et de s'en faire un jeu.

Très blanche sous son grand chapeau de mousseline
Les coudes secs au marbre où sa main tremble un peu,
Elle boit doucement, dévorante et câline,
Et c'est tout à fait beau quand elle clôt les yeux.

La nuit s'accroche aux marronniers de la terrasse.
Mais, sensible aux vers dont son rêve s'embarrasse,
La buveuse d'absinthe entr'ouvre lentement

Sa bouche rouge où tremble la plus glauque étoile
Et la nuit maternelle a couvert son front pâle
Du voile qui s'éploie sur la mort des amants.

MAKOHOKO Ier

Makohoko premier, roi des Alïoussas
Est tout nu sur la plage. Il regarde la mer
Et petune en silence. Il est triste. Sa mère
Qu'il vénérait, la vieille Makalaouna,

A livré à son frère, le prince parricide,
Le secret du combat. Il l'a fait empaler.
Sa favorite Imée-Riana est décédée,
Makohoko premier, triste, pense au suicide.

Tous ses guerriers sont morts sans honneur, son royaume
N'est plus rien qu'un désert où quatre concubines
Imbéciles se jouent en vain au jeu de paume
Les anneaux d'or qu'il leur vissa dans les narines.

Tout nu, coiffé d'un vieux képi de sous-préfet,
Il songe que Dieu ne fait pas bien tout ce qu'il fait,
Qu'il vaudrait mieux pour lui, roi sans postérité,
Etre un grand singe obscène parmi les cocotiers.

Il songe à ces vaisseaux qui cinglent vers l'Europe
Où les blancs ont vaincu la foudre et les torrents
Et ne sont pas heureux, bien qu'étant très savants,
S'il en croit le récit d'un marin misanthrope.

Makohoko, plus seul que le premier des hommes,
Pleure, et ses longs sanglots étonnent quatre singes
Car ils n'ont jamais vu pleurer que ceux qu'on nomme
Les blancs, ces drôles d'hommes qui pleurent dans du linge.

Ayant jeté d'abord sa pipe à demi-pleine,
Makohoko premier se jette dans la mer,
Et la mer bercera le prince solitaire,
Le bon nègre penché sur la douleur humaine.

LE PRISONNIER

Tout en haut du haut donjon
Où mon âme fait sa peine,
J'apprivoise des pigeons
Qui viennent fleurir ma chaîne.

Je prends assez bien mon mal
Et, pour vaincre mes journées,
J'ai fait, sur des vers banals,
Des chansons aux araignées.

De divertissants geôliers
En des robes doctorales,
Pour le choix de mon collier
S'insultent et font scandale.

Ils me permettent le soir
D'aller jouer à la drogue
Chez le bourreau rouge et noir
Qui me promet à son dogue.

Alors je m'applique au jeu
A la clarté d'un long cierge,
Sous les caresses d'un feu
Nourri de poignées de verges.

Les yeux m'enseignent prudence,
Au mur mon ombre en gaieté
M'apprend de sûres cadences,
La flamme est la liberté.

*

Les oisives aux yeux doux
Pour qui la geôle a des charmes,
Admirent les beaux bijoux
Que je forge avec mes larmes.

Ainsi, je tire mon temps
De bagnard, comme les autres,
Avec les sourds mécréants
Et les imprudents apôtres.

El, coiffé d'un bonnet vert,
Paradoxale perruque,
J'ai bâti pour rien des vers
Et fait l'amour en eunuque.

Pourtant, dans un jour ou deux,
C'est le bruit qu'on me colporte
Et qui me rend malheureux,
On viendra m'ouvrir la porte.

Or, j'ai peur de ce matin,
Car la vierge et la putain
Attendent ma délivrance
Et se font des confidences !

CHANSON

Le poète et sa gloire !
L'oiseau dans l'air du soir,
La fille à son miroir
Et le rat dans l'armoire !

La veuve et ses sanglots,
La folle et ses grelots,
La plainte des bouleaux
Et le rire de l'eau.

La Reine en ses atours,
Les pages dans la cour,
Le lépreux dans la tour,
Moi seul et mon amour !

FIANÇAILLES

Quatre grands lys poussaient tristes dans un jardin drôle
Où la grand ville dépose les reliefs quotidiens ;
Deux humains étaient là et ne songeaient à rien.
Elle dit : « Nous serions bien mieux au pied d'un saule ! »

Quelqu'un sonna du cor. Quand la chanson du cor
Et la chanson du saule bercent des cœurs novices
L'âme se veut recluse et rentre dans « son corps »,
Son heureux maître, alors, est mûr pour tous les vices.

Des trains béants passaient, sifflant de la lumière,
Elle reprit plus bas : « Quand nous nous marierons,
Ils nous enmèneront, Pégase, Aigle, Chimère,
Au pays où fleurissent l'olive et le citron. »

L'homme lui déroba quatre baisers au cou
Et les lys secouant leur cœur jaune, approuvèrent ;
« J'aime le son du cor, dit-elle, fais-moi des vers ! »
L'orgue de barbarie chanta, — « Est-ce pour nous ? »

Et les baisers fusèrent comme les étincelles
D'un briquet de paysan et, quand le dernier
S'éteignit, l'Amour leur souriait et ses ailes
Se recouvraient d'un bel habit vert de douanier.

Mais l'homme, saisissant la longue chevelure,
L'éleva jusqu'à lui et s'en voila la face
Et les amants plongèrent, sans rien voir des azurs,
Au son du cor, de l'orgue et des trains — dans l'espace !

L'INVITATION A L'EXTASE

Viens, je suis prêtre et dans mon temple je m'embête,
— Tu verras dans sa châsse le cœur d'un poète —
Les anges à plumeaux, balayeurs du Saint-Lieu,
Ont fait choir sur le sol tous mes petits bondieux.

Tu sais ce qu'est un fou ? Les fous ont fait école.
Je me meurs de grand'messe et je manque d'idole,
La niche est vide, accours, ô déesse, l'église
S'ouvre, écoute chanter un poète en chemise.

Ma chemise en zéphir c'est mon surplis, vois-tu,
Et pour mieux être saint je gambade pieds nus,
Je suis frère quêteur, quand je dirai la messe
Sois tout: Dieu, enfant de chœur, dame patronesse.

Du rite révélé tu prendras l'habitude
Et ce sera charmant, je ferai des études
Que je vendrai très cher pour les besoins du culte,
Toi, Dieu, mettras des fleurs dans mes cheveux incultes.

Quand, bras dessus-dessous, le prêtre et la déesse,
Nous rentrerons très tard — connais-tu ces paresses ? —
Quel nom hurlerons-nous (tout dort le gaz éteint)
Pour vexer le portier qui ronfle en sacristain ?

Et nous nous soûlerons d'absinthe et d'eau bénite,
Tu fourniras l'encens et je fournirai l'orgue,
Viens, le lit est très large et la chambre petite
Et l'œil, entre les draps, on aperçoit la Morgue.

Ça n'est pas ça du tout ! Filons à la campagne,
On va se retremper dans la grande nature,
Nous jouerons aux sauvages enroulés dans des pagnes
Peints de symboles appropriés à l'aventure.

Je t'apprendrai aussi à pêcher à la ligne,
Tire-moi les vers du nez et pêchons, c'est beau,
Et nous dirons très bas des vérités insignes,
Et les mots en tombant feront des ronds dans l'eau.

Et puis nous crèverons un beau jour sur la route,
Nous crèverons d'amour ou de haine, sait-on,
Puisque nous nous battrons le plus souvent, sans doute,
Et puisque l'on se hait pour l'amour du pardon.

Et nous engraisserons la Terre et le vieil homme
Qui bêche chantera l'Amour sur notre somme,
Laisse-toi donc mourir, courtisane malade,
Nous nous retrouverons demain, dans ses salades.

CHANSON DU BORD DE L'EAU

A Auguste Bréal

Ohé ! Ohé ! les Ophélies,
Je crois que votre heure est venue.
Mettez toutes les fleurs des eaux
Sur vos fronts par l'amour pâlis.
En belles robes de mariées
Venez, c'est l'heure du rendez-vous
(Hamlet ? — Il est fou, archi-fou)
Venez en robes de mariées
Les eaux vont vous déshabiller,

La nuit de vos noces est venue,
Vous serez jolies toutes nues !
Oh ! pas un voile et tant de fleurs,
Toutes nues et tant de pudeur !
La belle noce au fond des eaux,
Et tant de fleurs entre vos mains !
Et puis demain, et puis demain,
Le bavardage des roseaux...

DICTES-MOY OU...

Je ne la cherche pas, peut-être viendra-t-elle.
A. S.

Tous les crimes d'une âme et d'un cœur mécontents,
Une incurable angoisse en mon cœur les déchaîne,
Il est de fiers étés qui guériraient ma peine,
Nous n'en approchons point, la neige les défend.

O mes meilleurs amis, sachez la belle histoire :
Celle que j'attendais elle n'est pas venue,
Comme nous en rirons tout à l'heure, après boire !
Prosit ! Hurrah ! Messieurs, est-ce assez ? — Tout est bu.

Qu'on remplisse les verres, oyez la merveille,
C'est la plus belle histoire et bien sûr la plus vieille,
Les plus navrés y prendront le plus grand plaisir
En maudissant le dieu qui nous crée ces loisirs.

Elle n'est pas venue, mais il en vint tant d'autres
Et d'autres les suivront ! J'en tiens une ce soir,
Chair promise à ma chair, et tu ris de l'histoire,
J'en ris, toi ris moins haut, tiens ta coupe moins haute.

Elle n'a pas voulu et ça nous a fait mal
De croire à la chanson qui dit : Demain, Jamais !...
Car j'ai rêvé (quel rêve) un amour tel... j'aimais !...
Et puis faire l'amour comme un sot animal !

Comme un sot animal ne nous méprenons pas,
Car je prise très haut et vénère en silence
Les jeux des houris mordorées et ceux des chats,
Mais ne me parlez plus de notre absurde danse.

Et puis des raisons de finance !

Et nous avons pleuré pour ça tout un hiver,
Mais comme il faut toujours obéir au destin,

Selon notre hasard nous avons fait des vers
Ët notre cœur n'est plus qu'un sonnet libertin.

Car il ne bat plus selon le mode classique
— Pourquoi l'avril venu avons-nous fait des vers ? —
Il bat tout de travers ce cœur mélancolique
Et j'attends le sonnet à la pointe à l'envers.

Belle personne l'as-tu lu
Au long
Des longs
Sommaires oblongs,
Les longs sommaires des revues,
Mon nom (moi-même) qui s'exaspère
Dans la boutique des libraires ?

Bonne vierge, vierge mère
Des âmes en quête
De paradis !
Si je m'embête
Est-ce vraiment parce que je suis poète ?

Ce serait trop original,
Bien qu'on l'ait dit.

N'ai-je pas aussi fait quelque mal
— Oh ! par mégarde, sans le savoir —
A ceux qui m'en auraient pu faire ?
Dans l'âme d'un porteur de lumières,
Oh ! qu'il fait noir, oh ! qu'il fait noir !

Au moins, si l'on ne m'aimait pas ! mais non,
De belles lèvres sonnent mon nom
Et dans mes heures d'abandon
Je copie des gestes de femme,
Doux souvenirs
D'une âme en peine de Devenir ;
De l'âme (trop d'âme), de la chair nue !
Pourtant elle n'est pas venue.

Car celle que j'attends promet d'autres baisers
Dont meurent mes pareils, bien souvent, mais grisés
D'un vin certain. Quand on en boit assez circule
Dans nos veines le plus charmant des clairs de lune.
Chers ivrognes, mes frères, cette aimable ivresse
A nos songes épargne un désir de maîtresse
Et vers Dieu, paresse infinie, nous véhicule.
Etait-ce bien cela? Ai-je bien deviné ?
Cherche encor, ô le fou qui cherche à s'étonner !
Celle que j'attendais je l'avais revêtue
Cette ombre, de cheveux, de dents et de chair nue,
De deux yeux dévorants qui pouvaient contenir
Tous mes rêves noyés et tous mes souvenirs !

Et cependant c'était une ombre,
Mais une ombre vivante et dont les pas se nombrent,
Dont le geste étayant mes gestes mutilés
Pouvait, selon mon cœur de par elle enfin roi
Des grands soirs étoilés,
Faire en la nuit tourner les soleils de la Foi !

Mais j'étais fou évidemment,
Elle ne m'a pas visité
Et c'est pourquoi désenchanté
Je dois, jusqu'au dernier moment,
Suivre ma carrière d'amant,
Fais ce que dois !
Ainsi je bois,
Belle personne, à ta santé !

LE TZIGANE

A Maurice Cremnitz

C'est dans la petite voiture ronde
— Et si légère d'avoir couru le monde —
Où mal ou bien vivaient pêle-mêle
Mon père,
Ma mère qui fut aimée pour la gloire de ses seins
Et porta sans pleurer le fardeau des mamelles,
Mes quatre frères, dont le plus beau fut assassin
Et mes deux grandes sœurs qui faisaient en dansant
Fleurir une rose noire dans le cœur du passant,
C'est dans la petite voiture ronde et radoubée comme un ponton
— Le vieux ponton à la dérive —
Que je suis né, mais il y a si longtemps,
Que je ne connais plus ma part de jours à vivre.

J'ai su la paix des haltes au soir tombant
Et la joie des départs furtifs avant l'aurore,

J'ai surpris le secret des couchants et des aubes.
J'ai foulé bien des routes et tondu bien des champs
Et ma mémoire se décore
De villes apparues et que l'on croit conquises,
Pourtant le pas blessé d'une vieille jument grise
Nous fruste et les dérobe.
J'ai connu tant de gens qui n'ont jamais erré !
Ils sont comme moi désespérés
Et las ;
Ils parlent en tremblant
D'on ne sait quels royaumes perdus,
Leurs crânes s'écroulant
Sonnent des glas
Sur leurs genoux perclus.

Plus avant ! C'est la loi.
Hélas ! pourquoi des yeux brillent-ils aux fenêtres ?
Pourquoi faut-il songer au petit toit
De tuiles abritant, peut-être.
Le trésor inconnu et dont nul ne dispose ?
Pourquoi se souvenir d'un arbre, d'un lac, d'une lumière,
Qui, un matin d'hiver,
Veillait sur le sommeil de Tiflis blanche et rose ?
Et je voudrais connaître qui nous mit sur la route,
Baladins vagabonds,
Pour perpétuer le rêve et pour forger le doute,
Mais l'exil a du bon.

Mon orgueil vrai, c'est d'avoir fait danser
Tous les couples du monde avec mon violon ;

J'aurais voulu mourir, satisfait du destin,
Comme mon ours d'Asie qui mourut l'an passé,
En me léchant les mains,
Ayant dansé pour ceux que j'avais fait danser.

Ma mémoire est pareille à la route suivie
Et pareille à la vie,
C'est la route incertaine, au loin point un village...
Et vieilli maintenant j'y reviens pas à pas
Et d'âge en âge,
Pour l'amour d'un clocher ou d'un canard sauvage.

Il y avait un petit traktir en bois sur le bord du chemin.
La jument grise mâchait son foin,
La cheminée fumait au toit de la carriole,
Un ruisseau de mika flattait le tronc des saules
Et, du plus haut d'un talus
Fleuri de pierres et d'herbes folles,
Tout nus
Mes quatre frères et mes deux sœurs
Et moi glissions dans l'eau avec douceur ;
Mon père tondait son chien, ma mère faisait la soupe.
Deux voyageurs français considéraient la troupe.
Ils souriaient et ils causaient de nous, dans leur langage.
L'un d'eux nous donna de l'argent, à tous les sept,
L'autre m'offrit des cigarettes
Et ses yeux frémissaient ainsi qu'un ciel d'orage.
Il trouva pour mes sœurs jalouses deux mouchoirs roses.
Ça n'est pas très intéressant
Mais, voyez-vous, c'est de ces choses
Que s'alimente notre sang.

Et maintenant tout est fini,
Je me suis arrêté.
Or jamais le marcheur
Qui a rompu son pacte
Ne saurait retrouver la route dont son cœur
Rêva, belle comme un lac,
Aux rives d'à-jamais et d'immortalité
Et qui porte à nos lèvres pour manger et pour boire
L'haleine du matin et le soupir du soir.

Déguisé en baron polonais d'autrefois
Avec quatre Hongrois,
Deux Serbes, trois Roumains et le Juif au piano
On peut me voir jusqu'à minuit
A l'orchestre du Casino.
Pour mes yeux pleins de tous les horizons du monde,
Pour mon col de victime et mes mains de bourreau
Des filles tièdes parfois caressent mes poils gris.
Et meurtri de baisers en des lits merveilleux
J'évoque les amours des bois et des prairies
Et les nuits où les loups veillaient sur les fiers jeux
De la souple passante et du meneur de ronde.
Cherchant sans la trouver l'énigme du martyre
J'aurais voulu mourir
Comme meurt, sous le flot de clarté blanche et dure,
La note déchirée qui jugule l'espace
Et se brise en chantant sur la corde qui casse.
Je voudrais être mort depuis déjà longtemps,
Pauvre vieux poème ambulant,
Riche de tous les chants par quoi l'homme respire,
Qui s'est un jour fixé dans l'âme des moins purs.

CETTE ROSE

Cette rose à ton corsage,
Cette fleur rouge à ton col entr'ouvert !
Ah ! que j'ai ri des nouveaux mondes découverts
Et du sot qui n'a rien trouvé dans ses voyages
Qu'un peu de terre entre deux océans
Béants.
Qu'il regarde la rose à ton col dégrafé.

Ah ! le plus beau pays c'est le pays des fées.
Ah ! la vie et la mort
De cette rose à ton corsage !
Et tu crois à la vie et tu crois à la mort,

Pourtant l'éternité rêve, sur ton visage
Et nous serons, vois-tu, époux de telle sorte
Que nul soir, ô comprends-moi bien, nul son de cor
Ne viendra désunir
Nos mains et nous pourrons l'un et l'autre mourir
Sans qu'à travers les nuits le mort cherche sa morte.
O l'infini des sphères éclos à ton corsage !

Cette rose naquit
Comme les autres, je présume,
Malgré la mauvaise herbe et près des fruits utiles
Et le bon jardinier
Qui cultivait la rose et soignait les légumes
Etait cousin des fées,
Et j'ai très bien compris qu'il me faudra mourir
Quand la rose mourra au bord de ma pensée.

LA PÊCHE MIRACULEUSE

On dit
Que la Sardine
N'a pas donné
Cette année,
Cela n'a rien de surprenant.
En effet,
Pourquoi cet animal ne serait-il pas fait,
Comme tout le reste,
Pour attrister les honnêtes gens ?
Cependant les pêcheurs s'abreuvent de tempête

Et dansent devant le buffet ;
Do, ré, mi, fa, sol,
O biniou, toi qui console !
C'est à des malheurs de telle sorte
Qu'on doit les plus touchants proverbes
— Bonne Sagesse des Nations !
« Qui dort dîne. »
Dormez bons pêcheurs en attendant les sardines,
« Petit poisson, petit poisson,
Petit poisson deviendra grand. »
Mais moi, doutant toujours des prochaines récoltes
Je mange mon blé en herbe
Ce qui m'épargne bien des révoltes
— Serrons les dents —
Et ainsi, moi, le Prudent,
Serai-je pour les temps à venir le Superbe !

COSMOS

Le prêtre sur l'autel qu'amorphose l'encens,
Grandi sous le surplis que brodèrent les folles,
Ivre, perdant la clef ardente des symboles,
Mange sa propre chair et boit son propre sang.
Tandis que l'orgue érupte en tonnantes spirales,
Il trône sous le dais astral des dieux absents
Et les pieux énervés râlent concupiscents,
Vautrés dans la nuit des luxures sépulcrales.

Mais, hélas ! je ne puis être dupe à mon tour,
J'ai gravi l'escalier lumineux et ses marches
N'aboutissaient pour moi qu'au sommet de la tour
Où Sœur Anne guettait les beaux sauveurs en marche.

Je ne suis même pas l'immonde bienheureux
Bavant d'affreux baisers sur la fraîcheur des dalles
Et mon cœur affamé de joies sacerdotales
S'afflige de n'avoir pas su l'amour des dieux.

Oh ! dans la paix d'un cœur simple et mélodieux
Arroser de blancs lys voués aux cathédrales !...
Et mon cœur s'ensanglante aux buissons amoureux.

Mais si quelque rayon d'avril pur l'édulcore
En ramenant une aube aux confins assombris,
Je songe alors au vrai Bouddha, que nul n'adore,
Qui, joyeux sans sourire, un doigt sur son nombril,
Défiant la candeur des prêtres déifiques,
Fait tourner au vent les célestes mécaniques.

ARTHUR RIMBAUD

A M. JACQUES DE BOISJOLIN

Mortel, Ange et Démon

MORTEL, ANGE et DÉMON, poète et baladin,
Casseur de pierres aussi et soldat de fortune,
RIMBAUD ! frère de ceux qui naissent pour l'exil,
Tu passas, recélant sous la face commune
Le visage d'un dieu honni des dieux voisins
Et voulus, dîneur las des festins inutiles,
Mordre sans les cueillir tous les fruits du jardin.

Sur tes cahiers d'enfant écrasés de ratures,
Partout enluminés d'énormes caricatures,
Dans l'étude moisie et sous le gaz blafard
Tu griffonnais, petit prodige narguant son art,
Des pamphlets prophétiques que tu signais : ARTHUR.

N'étais-tu que l'enfant maudit de Charleville ?
Des mères t'ont crié dans les rues : « Antechrist ! »
Sans savoir quelle aurore illuminait tes yeux
Et sans faire baiser tes cheveux à leurs fils.
Tu fus le frère lointain des princes douloureux
Qui quelque soir, au fond d'une sombre Bavière,
Quand les étudiants chantent autour des pots de bière,
Laissent les eaux gardiennes se refermer sur eux,
Pour avoir compris l'âme des cygnes et des lys,

Un matin ce fut beau. Au pied d'un sapin rouge
Déroulant jusqu'à toi ses bras de palmes vertes,
Le voyageur qui va triste de bouge en bouge,
De palais en palais et dans les gares désertes
S'ennuie à regarder la pluie aux carreaux noirs,
L'éternel voyageur cherchant le but de vivre
Et ne le trouvant pas et repartant put voir
— Et trembla de le voir et de t'avoir surpris —
Au pied d'un sapin rouge un poète accroupi,
Qui riait aux éclats et qui brûlait son livre !...

Un empereur casqué de plumes et vêtu d'or
T'estimait. Ses sujets disaient : « Rimbaud le Juste ! »

Tu vendais du café, du poivre et de l'ivoire
Et des fusils au nègre qui jouait les Augustes;
Et si quelqu'un venu de la mourante Europe
Te demandait : « Vous avez fait des vers dans le temps? »
Tu fronçais le sourcil et haussais les épaules
Et refaisais le compte de tes dents d'éléphant.
Puis tu revins mourir quelque jour à Marseille,
Avec ton or conquis caché dans ta ceinture
Et tu traînais la jambe sur le pavé cruel,
Meurtri du poids de l'or, meurtri par tes blessures.
RIMBAUD ! ils t'on dit mort en bon fils de l'Eglise
Car tu parlas d'Amour et de Terre promise...

. . . .

LA RÉPONSE AU SONNET D'ARVERS

Féerie pour les grandes vacances

PERSONNAGES

ARVERS, poète défunt et damné (premier rôle)
LA VIEILLE OU LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS (jeune première).
L'ECHO (père noble).
LE PUBLIC (raisonneur).
LE TEMPS (régisseur de la troupe).

LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS *brode au jardin de lys et de roses.*

ARVERS, *s'enfonçant dans l'éternité.*

Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'Elle,
Quelle est donc cette femme ? et ne comprendra pas.

Les minutes sont des années, LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS vieillit étrangement et déjà, des soirs funéraires aux matins d'innocence, bien des saisons ont ramené tour à tour et les jours et les nuits, implacablement, et la neige et le vent et les lys et les roses, infailliblement, implacablement.

Cependant à travers tout ce qui sombre :

L'ÉCHO

... et ne comprendra pas.

... prendra pas
... dra pas
... pas

Or, la FEMME qui est maintenant une horrible vieille, se tourne vers LE PUBLIC, mais les yeux au ciel, et déclame :

Sonnet

Quatre-vingts ans d'efforts ! j'ai compris ton sonnet !
Moi qui traîne l'horreur de la petite vieille,
Je sais qu'à l'horizon pour nous flambaient des treilles
Lorsque mes vingt ans d'or dans ton esprit sonnaient.

Au jardin de mon cœur peuplé de sansonnets
Tu glissas, proscrit qu'un épouvantail surveille,
Mais le temps a vidé les fleurs, comme une abeille,
Et je mêle mes pleurs à tes pleurs assonnés.

Pourquoi, si je vécus, tu l'as dit, chaste et tendre,
Et si ton âme était discrète et pure, Arvers,
Dieu nous infligea-t-il tes quatorze beaux vers ?

Va, les plus ingénus ce sont les plus pervers
Et nous voguons naïfs au fleuve des Enfers,
Cherchant notre chemin sur la carte du Tendre.

Lors ELLE chante et avec elle LE PUBLIC :

Air : *Quand est-ce qu'on se r'verra ?*

ARVERS

Quand est-ce qu'on se r'verra ?
Ah ! ah !
J'espère que ça n't'ard'ra pas
Ah ! ah !
Car j'ai compris ton sonnet
Un soir quand minuit sonnait
Arvers !
Quand est-ce qu'on se r'verra ?

L'ECHO, *s'obstinant*

... prendra pas !

(ARVERS *s'enfonce de plus en plus dans l'éternité.*)

RIDEAU

LA ROMANCE DE MARGUERITE

SÉRÉNADE

Deux larmes de flamme ont coule,
Faust ! docteur Faust, sur ta peau neuve !
Il était un roi de Thulé
Et c'est Marguerite sa veuve.

Le souper des noces se cuit
Sur le fourneau de l'alchimiste,
Marguerite au rouet s'ennuie
Et le bon Valentin est triste.

Un chant s'élève, ô cœur blessé !
Est-ce un appel de Belzebuth
Ou la chanson des trépassés ?
C'est Siebel qui joue de la flûte...

LES BIJOUX

Si je n'étais pas le démon
Je te plaindrais, ô Marguerite,
Tu n'entendras pas le sermon
Midi sonne, la messe est dite,

Chante, gazouille la marmite
Sur le fourneau de l'alchimiste.

Si je n'étais pas le démon
Je te plaindrais, ô Marguerite,
O Marguerite la maudite,
Fille du vent et du limon,
Voici venir deux cavaliers
L'un de soie rouge est habillé.

Folle qui pour trouver l'amour
Fit bon marché de son salut,
Dans ton miroir n'as-tu pas lu,
N'as-tu pas lu qu'il faut toujours
Dans le salut chercher l'amour ?

Valentin revient de la guerre
Hé quoi ! ma sœur ? — Hélas ! mon frère !

Avec tes larmes à venir
Avec ses remords et ma haine,
Avec tout le sang des martyrs
Et l'orgueil des mauvaises reines.
Avec l'appétit dès filous,
Avec la logique des fous,
Pour son amour, ô Marguerite,
Et pour toi j'ai fait ces bijoux
Dans ton miroir n'as-tu pas lù ?
Il est trop tard ! L'amour t'appelle
Tu chantes dans la nuit d'été
Car ton miroir est enchanté
Et tu ris de t'y voir si belle !

Ma mère, j'irai danser tantôt.
Ma fille, il faut prier plutôt.

CELUI QUI A VENDU SON AME

O Marguerite, je voudrais,
Si le diable achetait mon âme,
Réchauffer mon cœur à la flamme
Qui naît au rythme du rouet.

Mon âme, hélas ! elle est perdue
Et je ne verrai pas tes yeux
Car j'ai vendu mon âme à Dieu
Et Dieu n'est jamais revenu.

O Marguerite, je mourrai
Craignant l'hiver, las de l'été,
Veuf d'amour et d'éternité,
Tournant la meule à ton rouet.

MARCHE NUPTIALE

Le Roi du Nord marie sa fille
(Tirez trois cents coups de canon),
Marie sa fille à son bouffon.

Le Roi du Nord marie sa fille,
Marie sa fille à son bourreau,
(Faites claquer trois cents drapeaux.)

Le Roi du Nord marie sa fille
(Faites rôtir trois cents paons bleus)
Marie sa fille qui trahit Dieu.

Le Roi du Nord marie sa fille,
Sa fille qui aimait tant Marie
(Qu'on égorge trois cents brebis.)

Quarante évêques à cheval
Frappent leurs crosses sur la neige,
Cent chanteurs venus de Fingal
Disent avant qu'il ne passe la splendeur du cortège,

La mariée a bien de la peine
Mais elle rit à son mari
(On égorge trois cents brebis)
Et pour porter la lourde traîne
Sont venues deux vierges lointaines,
C'est Marguerite et Ophélie
(Au bois hurlent trois cents loups gris)
Puis voici les témoins jaloux
(J'entends hurler les trois cents loups.)

C'est Don Juan et le prince Hamlet
Le docteur Faust et Sganarelle,
(Ont volé trois cents tourterelles.)

Fifres, tambours et pavillons,
Casques distillant des rayons,
Boucliers absorbant la douceur du matin
Et c'est l'armée de Valentin,

Ont volé trois cents tourterelles
Sur le cortège et la plus belle
Dans son bec tenait une rose
(Ont flotté trois cents mouchoirs roses)
La mariée a dit : « Pardon,
Pardon, mon Dieu, si j'ai trahi,
La faute en est à mon mari. »
(J'entends bêler trois cents brebis.)
La faute en est à mon mari
Mais je n'oublierai pas la rose !

La mariée a dit pardon
(Tirez trois cents coups de canon)
Le Roi du Nord marie sa fille,
Marie sa fille à son bourreau
(Faites claquer trois cents drapeaux.

LES JEUNES FILLES A LA FONTAINE

J'aurais peut-être aimé le pauvre Valentin
Qu'un cavalier cruel a tué ce matin,

Mes sœurs auriez-vous cru naguère que Marguerite...
— Il n'en faut plus parler, notre sœur est maudite.

Hier j'ai vu Siebel, ivre de vin d'Espagne
Son souvenir pourtant à jamais m'accompagne,

Hélas ! qu'adviendra-t-il, mes sœurs, de Marguerite ?
— Il n'en faut plus parler, notre sœur est maudite.

Mon voisin l'étudiant hier ne dormait pas,
Je l'entendais crier des choses interdites
Et : *La lune a tenu au bout de mon compas !*

Je ne comprends pas bien, je songe à Marguerite,
Je songe à sa douleur et je songe à ma peine,
Mes sœurs je songe à l'eau si pure de la fontaine.

DERNIÈRES FÉERIES

LE RETOUR DES ORPHELINS

A M. FRÉDÉRIC RAISIN

C'est des plus mornes soirs que reviennent mes rêves,
Ils ont vogué longtemps, ils sont très fatigués ;
Leurs pieds fleuris ont saigné sur toutes les grèves,
Ils grelottent sous le manteau des destinées.

Pauvres enfants perdus ! ils frappent à ma porte,
Honteux et redoutant l'accueil du mauvais chien,
— Entrez, réchauffez-vous et comptez-vous, c'est bien,
Ils entrent, orphelins heureux qu'on les supporte,

Et moi je les contemple et les reconnais mal,
Il me faut écouter d'absurdes confidences,
Un récit de naufrage expliquera l'absence
Des plus beaux, l'un est mort d'amour ou du haut mal.

Voici que tout à coup ils bavardent en chœur
Et ces mauvais enfants, triomphant de l'oubli,
Connaissant qu'il me faut élire un favori
Mentent éperdument en s'arrachant mon cœur :

« Souvenez-vous du jour où vous m'avez aimé !
Je naquis virginal et frais comme ses lèvres !
Je naquis reposant dans la moiteur des fièvres,
Quand la chambre fleurait l'anémone fanée ! »

« C'est moi qui t'apportai le glaive des victoires !
C'est moi qui couronnai d'un bandeau d'or ta tête !
J'ai sonné pour ta joie ! »
— Les cloches sont muettes
Et le glaive est brisé,
« Moi je t'offris à boire ! »

« Aux plaies des vagabonds vois rutiler ton sang,
Tu nous avais perdus un soir dans la tourmente,

Nous revenons à toi, pour toi notre chœur chante,
Offre ta bouche à nos baisers rafraîchissants ! »

Et je ne réponds rien. Or, comme ils ont erré
Sans boire ni manger, longtemps, parmi les sables,
Heureux de retrouver le bon gîte et la table
Ils mangent en silence mon cœur désespéré.

LE ROMAN DU JONGLEUR

Parce que je passais en portant une lyre,
Celles dont le caprice gouverne la Cité
M'ont daigné sourire,
Et mon esprit d'enfant s'en est émerveillé
Quand ma lyre sonnait ruisselante d'aurore.
Et, parce que j'avais un cœur naïf encore,
Les charmeuses savantes au jeu des voluptés,
M'ont ouvert leurs lits blancs où s'étaient pavanés

Les truands chargés d'or et les gueux blasonnés ;
Pour abolir ma paix et chasser leur ennui
Elles m'ont fait le roi désolé de leurs nuits
Et quand je les baisais, bouche à bouche, nu à nu,
Mon âme dans leurs yeux ne s'est pas reconnue.
Alors elles ont eu des jeux de paresseuses
Elles m'ont dit, les amoureuses,
— Nous saurons l'art de bellement chanter !
J'ai remis ma lyre
Entre leurs mains pâles et froides comme cire,
Je leur ai donné mon cœur
Et je disais : c'est le bonheur !
Qu'il est piteux ce cœur ! Qu'elle est lourde la lyre !
La lyre mutilée entre mes mains tordues ;
Le rire des servantes a payé mes chansons,
Quelqu'un a ri plus haut, qui m'a donné le frisson
Et j'apporte pour prix de l'hospitalité,
Aujourd'hui, le trésor, des chansons ambiguës
Qui font mourir d'angoisse et de mysticité.

L'AVARE

J'ai conservé quelques espoirs
Très anciens
Et qui sont mon bien,
Je n'en fais rien
Mais je les caresse le soir
D'un sourire. Et le temps passe.

Harpagon ! Harpagon ! regarde-moi en face,
Pourras-tu sans trembler, vieux ladre aux doigts crochus,
Contempler à loisir cet avare imprévu,
Ce fils que tu n'attendais pas ?
Regarde-moi, Papa !

Ton or ? Quand par miracle il m'en tombe un morceau
Dans les dents, je le croque ou le crache au ruisseau,
Ton âme de métal pourtant sonne en mon âme.
Vieil avare de comédie, explique-toi mon petit drame.
Ce qu'en vain je cajole à la faveur des soirs,
Harpagon, ce n'est pas de l'or mais de l'espoir
Et, comme tu jeûnais pour empiler des sous,
Je me prive d'amour, d'orgueil et de folie,
Pour conserver mes vieux espoirs dans l'agonie,
Pour me rouler dessus et pour dormir dessous,
Pour me rouler dessus comme un porc
Sur le douillet fumier,
Comme toi sur ton or,
Mon Père bien-aimé.

BALLADE

A Paul Fort

Lorsque parut le jour la Dame ouvrit les yeux,

La dame ouvrit les yeux. — Est-ce toi Léonore ?
Attache mes cheveux d'ambre d'un ruban bleu.
— Madame, Monseigneur...
— Pas encor, pas encor,
Ma pauvre Léonore, quelle effroyable nuit,
J'ai fait de mauvais rêves.
— Madame, Monseigneur...
Pas encor, pas encor; je n'y suis pas pour lui,

— Monseigneur...
— Léonore, chausse-moi les souliers
De vair que je portais au bal du Commandeur.
Ah! j'ai bien mal dormi ma pauvre Léonore.
— Monseigneur...
— Un insecte assassin,
Regarde, osa ternir la blancheur de mes seins,
Donne-moi mes bijoux, Léonore.
— Madame...
— Mon bracelet d'opales... Je maigris, Léonore.
— Madame...
— Suis-je belle ? donne-moi ces béryls
Et ces perles que le Duc me rapporta d'exil
Avec le bracelet et les souliers de vair.
Tu disais, Léonore, mon enfant, que le Duc...
— Madame...
— J'ai beaucoup maigri depuis l'hiver,
Tu disais que le Duc... ?
— Madame, Monseigneur... Monseigneur s'est pendu !

VOYAGES

Je rêve de la gare d'où les trains ne partent plus,
Les trains noirs et lumineux qu'on entend siffler dans la
[campagne
Et qui n'arriveront jamais ! Les disques éperdus
Tournent, tournent au vent qui les accompagne.

O banals voyageurs, j'aime votre épouvante,
Les trains ne partent plus ! Vraiment, étions-nous si pressés?
De leur grand'hâte les voilà bien embarrassés,
— Les trains sifflent, — l'espoir fait une petite rente.

Cherchiez-vous pas, dévoués aux muses géographiques,
Les mouvants archipels de perles et de coraux
Pareils aux gros poissons qui dorment sur le dos
Bercés par une mer ardente et prolifique ?

Vouliez-vous les pays de peste et de soleil
Où vivre près des femmes aux ornements barbares
Qui savent respecter la joie et le sommeil ?
Le Buffet est pourvu d'alcools et de cigares.

On fait en voyageant de belles connaissances ;
Par pitié, s'il se trouve dans l'assistance
Un poète ayant vu Marseille, Londres ou Florence,
Pour nous faire oublier nos projets abolis
Qu'il redise ces vers qui dans les wagons-lits
Flambent en lettres bleues quand on voile les lampes.

Ne plus voir aux portières s'accrocher le jour blême,
O ne plus agiter de mouchoirs sur le Rhin !
N'être plus attendu ! N'être plus pèlerin !
Ne plus partir, enfin, pour partir, quoi, quand même !

Bah! l'immobilité c'est encor un beau voyage,
Il faut se résigner et s'asseoir sur les bagages,
Où par des mains sages les passés sont entassés,
Et alors nous prendrons des billets circulaires,
Pour un voyage autour de soi-même harassé...
Ne plus jamais partir, en consultant l'horaire!

SONATE

Aux sept châteaux de mon âme
Le vent souffle par tous les trous,
Ce qu'il y manque c'est une femme
Pour en chasser tous les hiboux.

Aux sept moulins de mon âme
Les ailes ne tournent plus,
Ce qu'il y manque c'est un âne
Pour y porter le grain perdu.

Aux sept prisons de mon âme
Se lamentent sept prisonniers,
Ce qu'il y manque c'est un programme
De tortures appropriées.

Aux sept chapelles de mon âme
Un seul chapelain se morfond,
Ce qu'il y manque c'est une flamme
Pour faire un trou d'or au plafond.

PLUVIOSE

Oh ! tous ces morts qui m'écoutent,
Toutes ces âmes qui s'égouttent
Goutte
A goutte
Sur mon âme vaste comme une route
Où, vieux remâchant des prières,
Le Doute
A coups tremblants casse des pierres !
Pauvres âmes sans destinées,
Pauvres âmes inclinées
Comme des feuillages
Après l'orage,
Pauvres âmes hors d'usage !
Et ma pauvre âme aussi et l'affreux paysage
Et le vieil édenté qui casse des cailloux
Et dont le souffle fait sinistrement hou ! hou !

Dans ses poumons crevés que défonce la toux.
Et puis, là-bas,
Au plus profond
Des frondaisons,
Hélas ! Hélas !
Ah ! qu'est-ce encor ?
Est-ce la forme d'un remords
Ou bien la Mort
Cette vieille qui m'attend,
Depuis longtemps,
Et qui m'a fait trembler au bruit de ses sabots
Et qui feint de chercher au bois des fruits nouveaux.

LA FÉERIE PERPÉTUELLE

Ils m'ont demandé si j'avais le travail facile,
Ce ne sont pourtant pas des imbéciles,
Et cependant ce qu'ils m'ont demandé est bête,
Comme on voit bien qu'ils n'ont jamais été poètes !

On affirme que saint Louis de Gonzague
Avait si peur du vice qu'il n'osait pas regarder sa mère.
Allons, ne pleure plus, les larmes sont amères,
Je t'achèterai une autre bague.

Je voudrais qu'entre ses doigts pâles une reine
Prit mon front bruissant comme une ruche pleine
D'affreux insectes, qui ont tué les abeilles
Et qui pour s'échapper me percent les oreilles.

Lorsque sera le temps d'apprêter le repas,
Tu souffleras le feu qui réjouit les poètes,
Accroupie comme une sorcière et tu te fâcheras,
Croyant que les sorcières sont toujours vieilles et laides.

Tu dis que tu voudrais avoir un piano?
Je voudrais un domaine, avec un beau jet d'eau
Au milieu du bassin dans un jardin français
Où danseraient des jeunes filles nues sur des airs anglais.

Il y a des jours où l'on n'a même pas envie
De pleurer, on n'a plus de poète favori,
Il reste le loisir de se bien renseigner
Sur les mœurs héroïques des tristes araignées.

Si j'étais roi d'Espagne j'aurais une guitare,
Si j'étais matelot j'espèrerais un phare,
Si j'étais ma maîtresse j'aurais un amant
Qui ne veut pas qu'on l'aime, hélas! éperdument.

TABLE

PREMIÈRES FÉERIES

LA ROMANCE DE MARGUERITE

DERNIÈRES FÉERIES

Imprimerie Bonvalot-Jouve, 15, rue Racine, Paris.

